s'appuyer sur quelqu'un, sur quelque chose. Les Fischer, les Marquez, étaient à son service : on lui promettait de l'argent, on lui promettait des hommes.

M. Eloin avait donné le plan, le parti clérical fournissait les moyens de l'exécuter. Maximilien n'hésita plus...

Comment cette lettre confidentielle de M. Eloin parvint-elle à la connaissance des ennemis de l'Empereur? L'aventure est piquante. M. Eloin l'avait expédiée sous le couvert de l'agent consulaire du Mexique à New-York; mais ce politique aux vastes conceptions ne s'était point souvenu qu'il y avait à New-York deux agents consulaires du Mexique, celui de Maximilien et celui de Juarez. Soit erreur, soit complicité, la lettre fut remise à ce dernier, lequel en prit copie, la montra même à M. de Montholon, et ne l'expédia qu'ensuite.

Et n'est-ce pas ici le cas d'admirer ces hasards étranges qui viennent aider l'historien dans sa tâche? Qu'on suppose un instant cette lettre parvenue directement à Maximilien, qui l'eût connue? qui l'eût même soupçonnée? On se perdrait en conjectures sur les motifs qui ont amené un tel revirement. Mais le hasard, qui en ceci fut heureux pour l'histoire, n'a-t-il pas été cruel pour Maximilien?

CHAPITRE X

Mission du général Castelnau. — Lettre de Napoléon III au Maréchal Bazaine. — Motifs de la mission. — Mémoire de Maximilien. — Lettres du général F. Douay. — Napoléon III donne au général Castelnau les pouvoirs les plus étendus. — Un maréchal placé sous la dépendance d'un général de brigade. — Mésintelligence forcée. — Suspicions réciproques. — Le Maréchal ne pouvait s'en aller d'après les dernières instructions reçues de Paris. — Ordres donnés par lui pour l'évacuation. — L'amiral Mazères. — L'arrivée du général Castelnau rend l'espoir aux ennemis de l'intervention. — Note de MM. T. Larès et Luys de Arroyo (4 novembre). — Réponse du Maréchal. — Le capitaine Pierron à Orizaba. — Lettre de l'Empereur Maximilien demandant des garanties (9 novembre). — Le général Castelnau télégraphie à Napoléon III le départ prochain de Maximilien. — Maximilien refuse de partir. — Note du maréchal Bazaine, du général Castelnau et de M. Dano. — Réponse de Maximilien (18 novembre). — Lettre du 20 novembre. — Conférences d'Orizaba. — Le Maréchal refuse de s'y rendre. — Votes des conseillers appelés par l'Empereur. — Maintien de l'Empire. — Proclamation aux Mexicains.

Pendant que Maximilien, à Orizaba, subissait la double influence de M. Eloin et du père Fischer, l'envoyé de Napoléon III, qu'il avait croisé, mais n'avait

point voulu voir, à Ayotla, entrait à Mexico le 21 octobre.

Le général Castelnau était parti de Saint-Nazaire le 16 septembre, sur le paquebot *l'Impératrice Eugénie*, celui-là même qui avait amené l'Impératrice Charlotte en Europe ; et il avait, pendant les longs jours de traversée, recueilli de la bouche même du capitaine et des officiers de bord de nombreux détails sur l'attitude, sur le caractère de la malheureuse princesse. Il y avait vu une preuve de plus que le sort de l'Empire était désespéré : aussi pensait-il pouvoir promptement mettre fin à l'aventure mexicaine.

Dès son arrivée, il se rendit auprès du Maréchal et lui remit la lettre impériale destinée à faire connaître au commandant en chef ce qui pouvait être alors divulgué de la mission qui lui était confiée.

CABINET DE L'EMPEREUR. Palais des Tuileries, le 15 septembre 1866.

Mon cher Maréchal,

Le Mexique, après des péripéties auxquelles vous avez assisté, traverse une crise décisive que tous nos efforts et tous nos sacrifices n'ont pu réussir à conjurer.

Le rôle de la France dans ces circonstances critiques devient tous les jours plus difficile et plus compliqué. Si la distance qui me sépare de vous était moins grande, je pourrais, par des communications particulières et intimes, vous faire connaître mes vues, vous notifier mes décisions et vous tracer une ligne de conduite. Il n'en est pas ainsi malheureusement, et cette condition d'éloignement me place, comme vous, dans une situation de plus en plus difficile.

Par ces motifs il m'a paru utile d'envoyer auprès de vous un officier général appartenant à ma maison et investi de toute ma confiance, avec mission de vous faire connaître mes intentions sur la direction que vous aurez à donner aux troupes placées sous vos ordres, soit dans l'hypothèse où, rien n'étant changé dans la forme actuelle du gouvernement du Mexique, vous auriez à pourvoir à l'évacuation de vos troupes pour l'époque fixée, soit dans le cas, malheureusement plus probable, où l'Empereur Maximilien reconnaîtrait l'impossibilité de se soutenir avec ses propres ressources et sans le concours de la France.

Je vous répète, mon cher Maréchal, que le général Castelnau possède toute ma confiance. Je lui ai fait connaître de la manière la plus étendue mes intentions au sujet de la ligne de conduite politique et militaire qui devra être suivie au Mexique, tant par vous-même que par les autres autorités françaises, civiles ou diplomatiques.

Les pouvoirs que j'ai cru nécessaire de conférer au général Castelnau lui donnent le droit de connaître en mon nom de toutes les mesures à prendre et d'intervenir dans toutes les délibérations qui précèderont ces mesures.

Il m'a paru indispensable de le rendre présent à tout, comme je voudrais l'être moi-même, parce que, dans la participation aux grandes affaires, rien n'est pire que de *ne* les connaître *qu'*imparfaitement[1].

Du reste, l'intervention du général Castelnau n'a pour but ni de paralyser votre liberté d'action ni de détruire ou même d'amoindrir votre responsabilité vis-à-vis de moi, *responsabilité qui demeure aussi complète que ma confiance dans votre esprit politique et dans votre haute capacité militaire.*

Recevez l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Les motifs qui ont poussé Napoléon III à confier au

1. Les mots *ne* et *qu'* ont été ajoutés par l'Empereur.

général Castelnau une semblable mission sont aisés à deviner.

Depuis que la résolution de retirer les troupes françaises du Mexique était arrêtée dans son esprit, il avait hâte de la voir entrer dans le domaine des faits accomplis, et cette hâte s'était encore accrue lorsque les événements d'Europe avaient failli mêler la France à un conflit redoutable. La paix était rétablie, mais le danger subsistait : de là le désir bien naturel de voir rentrer nos soldats le plus tôt possible.

Les ordres transmis à ce sujet au Maréchal Bazaine manquaient-ils de précision, ou Napoléon III craignait-il de les voir mal ou pas du tout exécutés? Ce dernier point paraît le plus vraisemblable.

A ce moment, et bien qu'il parlât assez haut de la confiance qu'il conservait dans « l'esprit politique et la haute capacité militaire » du Commandant en chef, Napoléon III ne l'avait plus aussi complète, aussi entière.

Le mémoire de Maximilien, remis par l'Impératrice Charlotte, contenait les accusations les plus vives contre le Maréchal. Encore qu'il convînt de n'y guère ajouter foi, ces accusations répétées n'avaient pas été sans frapper l'esprit de Napoléon III, un peu prévenu contre le Maréchal.

L'Empereur des Français avait en effet, à diverses reprises, pris connaissance de lettres émanées d'officiers supérieurs au Mexique ; loin de dédaigner de tels renseignements, ils les recherchait plutôt. On a vu que, dans sa correspondance avec le Maréchal, il lui

arrivait de citer des extraits de ces lettres : il l'avait fait pour le capitaine Loizillon, sans le nommer, pour le général Félix Douay, en le nommant.

Ce dernier était un de ses officiers de prédilection ; il attachait à son opinion une importance particulière. Dans les papiers trouvés aux Tuileries après le Quatre-Septembre, on a recueilli une liasse de dix-sept lettres adressées par le général à son frère, et mises sous les yeux de l'Empereur. Elles ont été publiées, et leur lecture est instructive à plus d'un titre.

Le général Douay ne se gênait point pour critiquer avec une violence extrême son supérieur hiérarchique.

Ne disait-il pas : « Le Maréchal ne vit que d'expédients pour fasciner les yeux de l'Empereur et des gouvernements, qui ont, il faut en convenir, une crédulité à toute épreuve? Je ne serai jamais ni la dupe ni le complice du Maréchal[1]. »

« J'ai affaire à un grand hypocrite, et j'ai eu tout le temps de pénétrer la profonde ineptie militaire que dissimulent les apparences superficielles et le bagou qui ont fait nombre de dupes jusqu'à ce jour[2]. »

« Il était donc écrit là-haut que les gens perfides seraient les seuls écoutés ici-bas. Je t'affirme qu'ils préparent à notre Empereur et à la France une triste solution[3]. »

Il accusait le Maréchal de se débarrasser volontiers

1. *Papiers et Correspondance de la famille Impériale* (12 novembre 1865), p. 91-92.
2. 1er décembre 1865, p, 94.
3. 18 mars 1866, p. 103.

de tous les officiers de valeur, tels que L'Hériller et Brincourt[1], et il en profitait pour traiter de la belle façon les autres officiers supérieurs. En parlant du général de Castagny, il écrivait : « Tu connais ce dernier : cela me dispense d'appuyer sa canditature. » Quant au général Courtois d'Hurbal, il ajoutait : « Je suis bien forcé de dire qu'il a conquis ici une réputation de guerrier grotesque. » Le général baron N*** n'était pas ménagé : « Il est difficile de trouver, en cherchant bien, quelqu'un qui soit aussi décrié... à l'unanimité. » Le général Jeanningros trouvait cependant grâce devant lui, malgré « une dose de vanité[2] ».

Il est assurément regrettable que Napoléon III ait cru trouver la vérité dans de pareils documents. Fatalement ils devaient influencer son esprit. Or, le général Douay, qui reconnaissait lui-même combien il aurait besoin, à son retour, « d'aller à Vichy se débarrasser de toute la bile qu'il se faisait[3] » au Mexique, croyait bonnement frapper juste parce qu'il frappait fort. Sauf en ce qui concerne le Maréchal, qu'il poursuit d'une haine constante, ses lettres renferment des contradictions extraordinaires. Que penser, par exemple, de sa double appréciation sur Maximilien?

Quant à l'aveuglement de l'Empereur Maximilien, il faut, pour s'en faire une idée, se représenter *un des princes les plus idiots et les plus imbéciles*, qu'on bafoue pendant les cinq actes et les trente tableaux d'une féerie de la Porte

1. Voir à ce sujet : *L'Empire de Maximilien*, p. 265.
2. 4 janvier 1866, p. 97-98.
3. P. 110.

Saint-Martin. Le voilà maintenant qui donne un nouveau coup de bascule et se jette dans les bras des cléricaux pour se créer une force. Son entêtement, qu'il prend sans doute pour de l'opiniâtreté, ne peut que le mener à une chute ridicule[1].

Quelques semaines après, ce même prince était jugé bien différemment :

Le fait est que *l'Empereur Maximilien est loin d'être un sot.* Il s'exprime avec beaucoup de facilité, a de vastes connaissances, et sa conversation est séduisante. Il ne dira donc jamais de sottises; mais, si en théorie tous ses systèmes sont admissibles, on peut être sûr qu'en pratique ils sont destinés à faire fiasco[2].

Nous avons muliplié les citations afin qu'aucun doute ne restât dans l'esprit du lecteur sur la partialité évidente du général Douay, et pour montrer combien les lettres écrites par lui, vraies parfois lorsqu'elles rapportent des faits, sont sujettes à caution lorsqu'elles contiennent des appréciations politiques ou militaires. Nous n'avons pas marchandé l'éloge au général Douay lorsqu'il le méritait : nous sommes donc bien à l'aise pour parler avec ces réserves de son esprit politique.

Napoléon III, tout en n'acceptant point les conclusions du général dans leur intégralité, car, en ce cas, il n'aurait eu qu'une chose à faire, rappeler immédiatement le Maréchal, et l'on a vu qu'il lui avait au contraire envoyé des instructions pour qu'il restât au Mexique

1. 27 octobre 1866, p. 115.
2. 27 décembre 1866, p. 124.

jusqu'au départ de la dernière colonne, Napoléon III était dans une situation d'esprit facile à comprendre, et qui peut se résumer ainsi : « Sans doute Douay ne dit pas vrai; sans doute il exagère... Si pourtant il disait vrai? »

Et, comme il ne pouvait se rendre compte par lui-même, il se résolut à envoyer un homme en qui il avait la plus entière confiance, sur le tact, sur le dévouement duquel il pouvait compter. Attaché à sa personne en qualité d'aide de camp, le général Castelnau connaissait son souverain au moins autant qu'il en était connu, et il savait, au sujet du Mexique, sa pensée tout entière.

Napoléon III lui donna les pouvoirs les plus étendus, y compris celui de retirer au Maréchal Bazaine son commandement, s'il le jugeait nécessaire. Evidemment la mission du général Castelnau comportait de pareils pouvoirs, sinon elle n'avait aucune raison d'être ; mais avec ces pouvoirs elle risquait fort de devenir dangereuse. Il n'était, en effet, que général de brigade : or, n'y avait-il pas quelque chose d'étrange et de périlleux à placer ainsi un maréchal de France sous la dépendance absolue d'un officier de grade inférieur ?

Sans doute cet officier représentait l'Empereur des Français, et la qualité du représenté prime celle du représentant. Il est vrai ; mais cette fiction n'était entièrement admissible que si le général Castelnau avait reçu un ordre impératif : du moment que la faculté d'user des pouvoirs illimités qui lui étaient confiés était remise à son entière volonté, il n'en subsistait pas

moins en fait, et nonobstant toute fiction, une subordination anormale.

Le maréchal Bazaine était trop fin pour se faire des illusions à cet égard : il comprit tout de suite quelle supériorité possédait sur lui le général de brigade, et ce qui arriverait dès qu'il aurait la velléité d'user de ses pleins pouvoirs. Il en fut profondément froissé et attristé. Néanmoins, il ne crut pas devoir faire un coup de tête et abandonner son commandement. Il s'en tint au dernier paragraphe de la lettre de Napoléon III : il resta à son poste, et attendit les événements.

Le général Castelnau, qui mesurait à l'étendue de ses pouvoirs l'étendue de sa responsabilité, et qui respectait dans le commandant en chef un maréchal de France et un des plus vaillants officiers de l'armée, n'eût pas mieux demandé que de marcher avec lui la main dans la main ; mais il faudrait mal connaître le cœur humain pour croire pareille chose possible. La situation entre lui et le Maréchal était fausse et destinée à amener des froissements. La confiance n'exista jamais entre eux, et si, dans cette position délicate, difficile, ils s'efforcèrent de sauver les apparences, ils ne sauvèrent qu'elles, et encore pendant un temps fort court.

Le général Castelnau devait préparer le rapatriement du corps expéditionnaire entier au plus tard pour le printemps de l'année 1867 : là était l'objet principal de sa mission. S'il pouvait amener l'Empereur Maximilien à abdiquer, c'était là une solution regardée comme très favorable à nos intérêts, et qu'il devait con-

séquemment s'efforcer d'obtenir par les moyens qu'il jugerait les meilleurs.

Peut-être aurait-il à lutter, pour le premier objet, contre la volonté du Maréchal Bazaine, qu'on représentait, à tort ou à raison, comme désireux de rester au Mexique et d'y éterniser l'occupation française, dans un but, assez mal défini d'ailleurs, d'ambition personnelle. Pour le second objet, l'obstacle était dans la volonté de Maximilien; mais, au point où en étaient les choses, on s'imaginait qu'il ne serait pas difficile à vaincre. Comment l'Empereur du Mexique songerait-il à garder une couronne qui depuis si longtemps vacillait sur sa tête, et à laquelle, en rembarquant les troupes françaises, on enlèverait son dernier appui?

Les événements devaient démentir cette double prévision.

Nous n'ignorons pas que l'opinion du général Castelnau est encore aujourd'hui la même qu'alors[1]; mais nous sommes obligé de donner aussi la parole au Maréchal Bazaine. Nous placerons sous les yeux du lecteur tous les documents que nous possédons, et l'on pourra juger de la valeur de nos conclusions et les rectifier si elles semblent erronées.

Bazaine connaissait les accusations portées contre lui : aussi, lorsqu'il envoyait à Ernest Louet le dossier renfermant les ordres donnés à la marine pendant les mois d'octobre et de novembre 1866, il y joignait une note dans laquelle se trouve ce passage : « Ces

1. C'est ce que le général nous a exposé dans les entretiens qu'il a bien voulu nous accorder.

feuilles ont leur intérêt en ce que les ordres relatifs à l'évacuation du Mexique étaient donnés avant l'arrivée du général Castelnau... »

Voici, en effet, ce qu'écrivait le Maréchal au contre-amiral Mazères, commandant l'escadre de l'océan Pacifique, le 15 octobre 1866 :

Je vois avec satisfaction que toutes les instructions que je vous avais adressées vous sont parvenues et que vous avez pu vous y conformer en réunissant à Mazatlan toutes les troupes françaises évacuées de la Sonora...

... Cette considération (que les impériaux ne pourront pas occuper Mazatlan) ne devra point retarder d'un jour l'exécution de mes ordres : le 62e et toutes les troupes françaises réunies aujourd'hui à Mazatlan doivent être transportées à San-Blas sans retard, pour de là gagner Tépie...

... Le général Castelnau, aide de camp de l'Empereur Napoléon, est arrivé à Vera-Cruz par le dernier paquebot. *Il apporte certainement des instructions qui intéressent le sort du Mexique, mais qui ne sauraient modifier mes ordres en ce qui touche Mazatlan.*

D'autres lettres, adressées notamment au commandant Cloué pendant cette période, contiennent les ordres les plus formels pour la mise en état du môle de Vera-Cruz, en vue de l'embarquement des troupes, embarquement probable dans un espace de « trois ou quatre mois » (lettre du 21 novembre).

Une lettre du 29 novembre à l'amiral Didelot renferme ce passage :

J'ai prévenu le commandant Cloué afin qu'il prît toutes ses mesures *pour l'évacuation du corps expéditionnaire en février* 1867. Il m'assure que tout sera prêt. Je n'ai d'ail-

leurs qu'à me louer de lui et de tout ce qui est sous ses ordres dans le golfe. Je me plais à vous en renouveler l'assurance.

Tandis que la question militaire s'acheminait vers sa conclusion naturelle par l'évacuation successive des points extrêmes, par la concentration des troupes sur Mexico, et, de là, par le mouvement qui allait les porter à Vera-Cruz, la question politique devenait de plus en plus épineuse et de plus en plus obscure.

L'Empereur Maximilien, qui s'était réjoui tout d'abord à la nouvelle de l'envoi du général Castelnau, parce qu'il l'attribuait au succès de la mission de l'Impératrice Charlotte, avait éprouvé une vive déception lorsqu'il avait connu la vérité, cette vérité détruisant ses dernières espérances. Que lui importait l'arrivée de l'envoyé de Napoléon III, si elle n'apportait aucun changement aux résolutions connues?

Ses nouveaux conseillers, qui n'avaient point partagé ses illusions, ne partageaient point son mécontentement. Bien plus, ils n'étaient pas loin de se féliciter d'une venue qui leur permettrait de brouiller les cartes et d'opposer l'un à l'autre les représentants du gouvernement français. Ils sentaient que, par la nature même de sa mission, le général Castelnau ne s'entendrait pas avec le Maréchal, qui, lui, ne s'entendrait pas avec le général. Et ils durent se promettre de les opposer l'un à l'autre, de glisser à l'un des insinuations sur l'autre, et l'on verra qu'il le firent avec un certain succès.

Dès les premiers jours de novembre, ils jugèrent bon de tâter le terrain.

Une note adressée par MM. Larès et Luys de Arroyo montre comment ils s'y prirent :

Mexico, le 4 novembre 1866.

Monsieur le Maréchal,

Nous, soussignés, commissionnés *ad hoc* par S. M. l'Empereur Maximilien, pour recevoir toute dépêche ou mission verbale dont le général Castelnau doit être porteur, de la part de S. M. l'Empereur Napoléon, et pour faire exécuter toute décision renfermée dans les instructions ou les dépêches précitées, avons eu l'honneur de nous présenter hier à M. le général Castelnau dans le but de remplir notre mission, en lui présentant les pleins pouvoirs de notre souverain.

M. Castelnau nous a d'abord fait connaître que la mission dont il s'était chargé devait être remplie d'accord avec V. E. et avec S. E. M. le ministre Dano, et, nous ayant invités à aller ensemble parler à V. E., nous eûmes l'honneur de le faire ainsi.

Afin de rendre un compte exact de cette conférence à notre souverain, et pour qu'il puisse prendre la décision que S. M. jugera le plus convenable, nous croyons nécessaire d'adresser une note écrite à M. le général Castelnau, où seront traités d'une manière explicite les points dont il a été question dans la conférence, et que nous devons soumettre à l'examen de S. M. l'Empereur Maximilien.

M. le général Castelnau nous ayant engagés à adresser cette note à V. E., nous disant que la réponse serait faite par Elle conjointement avec lui, nous lui adressons la présente, selon ce qui a été convenu.

Le premier point que nous devons faire connaître à S. M. l'Empereur Maximilien est, d'après ce que V. E. et le général Castelnau nous ont fait savoir, que M. le général Castelnau n'a d'autre mission que celle de confirmer les lettres du 15 janvier et les suivantes, que S. M. l'Empereur